

Je les ai vus partir, J'ai, faible et plein d'alarmes,  
Vu trois fois un drap noir semé de blanches larmes  
Tendra ce corridor ;  
J'ai sur leurs froides mains pleuré comme une femme,  
Mais, le cercueil fermé, mon âme a vu leur âme  
Ouvrir deux ailes d'or.

Je les ai vus partir comme trois hirondelles  
Qui vont chercher bien loin des printemps plus fidèles  
Et des étés meilleurs.  
Ma mère vit le ciel et partit la première,  
Et son oeil en mourant fut plein d'une lumière  
Qu'on n'a point vue ailleurs.

Et puis mon premier-né la suivit, puis mon père,  
Fier vétéran âgé de quarante ans de guerre,  
Tout chargé de chevrons.  
Maintenant ils sont là, tous trois dorment dans l'ombre,  
Tandis que leurs esprits font le voyage sombre.  
Et vont où nous irons !

Si vous voulez, à l'heure où la lune décline,  
Nous monterons tous deux la nuit sur la colline  
Où gisent nos aïeux.  
Je vous dirai, montrant à votre vue amie  
La ville morte auprès de la ville endormie :  
Laquelle dort le mieux ?

Venez; muets tous deux et couchés contre terre,  
Nous entendrons, tandis que Paris fera taire  
Son vivant tourbillon,  
Ces millions de morts, moisson du fils de l'homme,  
Sourdre confusément dans leurs sépultures, comme  
Le grain dans le sillon !

Combien vivent joyeux, qui devaient, sœurs ou frères  
Fair un pleur éternel de quelques ombres chères !  
Pouvoir des ans vainqueurs !  
Les morts durent bien peu : laissons-les sous la pierre !  
Hélas ! dans le cercueil ils tombent en poussière  
Moins vite qu'en nos cœurs !

Voyageur ! voyageur ! Quelle est notre folie !  
Qui sait combien de morts à chaque heure on oublie ?  
Des plus chers, des plus beaux ?  
Qui peut savoir combien toute douleur s'énuisse,  
Et combien sur la terre un jour d'herbe qui pousse  
Efface de tombeaux !

### Economie sociale.

#### LE TRAVAIL DES ENFANTS.

Je ne connais M. Balsan ni de vue, ni de réputation, mais je me le ferai montrer. Je vais m'enquérir de ses origines, et—dussé-je faire le voyage en personne—j'achèterai sa photographie, qui doit être en vente chez le libraire de sa ville.

M. Balsan est le député qui a combattu l'amendement de M. Scheurer-Kestner, à propos du travail des enfants dans les manufactures.

Il s'agissait de décider que, de dix à treize ans, les enfants ne pourront travailler plus de six heures par jour. Remarquez que si l'on ajoute deux heures pour l'instruction de l'enfant, lecture, écriture et arithmétique, et une heure pour le repas du soir, la journée du pauvre déshérité est bien remplie.

Tel n'est pas l'avis de M. Balsan, sus-nommé.

« Il ne faut pas, dit-il, que les enfants soient inoccupés et puissent être livrés à l'oisiveté et au vagabondage. »

Il faudrait l'organe et la solennité de Henri Monnier pour donner à cette phrase une saveur complète. Non ! c'est aussi beau que le conseil au mendiant estropié :

—Tenez, mon ami, voilà un sou... ne mendiez plus !

Le travail ! que ce mot est grand ! il contient l'économie entière des sociétés. Pour se nourrir, se vêtir, se mettre à l'abri de l'intempérie des saisons, l'homme a reçu deux bras—et l'intelligence. Le travail n'est pas un instinct chez lui, c'est une destination. L'homme, s'il eût été pourvu de tout, aurait vécu et serait mort idiot.

Longtemps les fruits du travail n'ont pas été répartis en raison des services. La violence, la ruse, l'exaction ont arraché au travailleur le fruit de ses peines. Que de siècles il a fallu pour rendre l'homme à lui-même. Il n'est pas une des libertés dont nous jouissons avec indifférence qui n'ait coûté le sang de plusieurs générations. Le travail, dans l'être moderne, a conquis à peu près tous ses droits. Il est la substance de la vie comme il en est la dignité.

L'Etat n'a plus que quelques elagations à faire pour que nous arrivions à une bonne justice distributive. C'est assez qu'il y ait des métiers périlleux comme celui de chauffeur ou de mécanicien ; qu'il y en ait des mortels comme celui des ouvriers qui touchent au mercure, à l'arsenic ; les gouvernements doivent, au moins, intervenir dans les questions générales qui intéressent directement l'humanité.

Au premier rang de ces questions, se trouve celle du travail des enfants.

Depuis longtemps déjà, l'Angleterre, l'Allemagne, la Suisse avaient donné l'exemple et tracé la voie à la France—qui, décidément, fera bien de hâter le pas, si elle veut reprendre sa place à la tête des nations.

La discussion est enfin venue, et nous espérons qu'il en sortira quelque chose, malgré M. Balsan.

Plus que jamais nous avons besoin d'hommes. Et quels hommes seraient-ce que des enfants privés d'air, fatigués des fâces le plus tendre, anémiés à vingt ans ?

Quelle armée nous donneront des femmes épuisées par le travail de nuit, entassées dans des salles chauffées au charbon de terre ?

L'industrie doit céder au salut du pays, et, dans aucun cas, l'humanité ne peut abdiquer ses droits au bénéfice des spéculateurs qui ne voient dans la vie de ceux qu'ils emploient, qu'une question de rabais sur leurs marchandises.

Non, certes, il ne faut pas que les enfants soient inoccupés et livrés à l'oisiveté et au vagabondage ! Mais si une mort prématurée est un moyen certain d'empêcher le vagabondage, je me permettrai de faire observer à M. Balsan qu'il amène aussi une oisiveté forcée.

Quand M. Balsan avait dix ans, combien d'heures employait-il chaque jour au travail ?

J'aurais voulu le voir, à cet âge, occupé dans une verrerie, ou dans une de ces manufactures où l'on carde des laines, exposé à la chaleur accablante des fourneaux, ou respirant cette poussière fine et aiguë qui pénètre dans les poumons et les dessèche.

Oh ! qu'après six heures de cette vie, il eût respiré avec bonheur, en courant sur les chemins, l'air des oiseaux et des moutons, l'air qui caresse le feuillage et qui sent l'herbe et la violette !

Et que ce M. Balsan ne se fût point trouvé alors livré à l'oisiveté et au vagabondage !

Je lui souhaite, pour toute punition, d'avoir sur les genoux un enfant à lui souffreteux, maigre, la poitrine déchirée par la toux, et qui, entre deux flots de sang sur les lèvres, lui dise : Père, j'ai travaillé dix heures par jour !—*Courrier des Etats Unis.*

AURÉLIE SCHOLL.